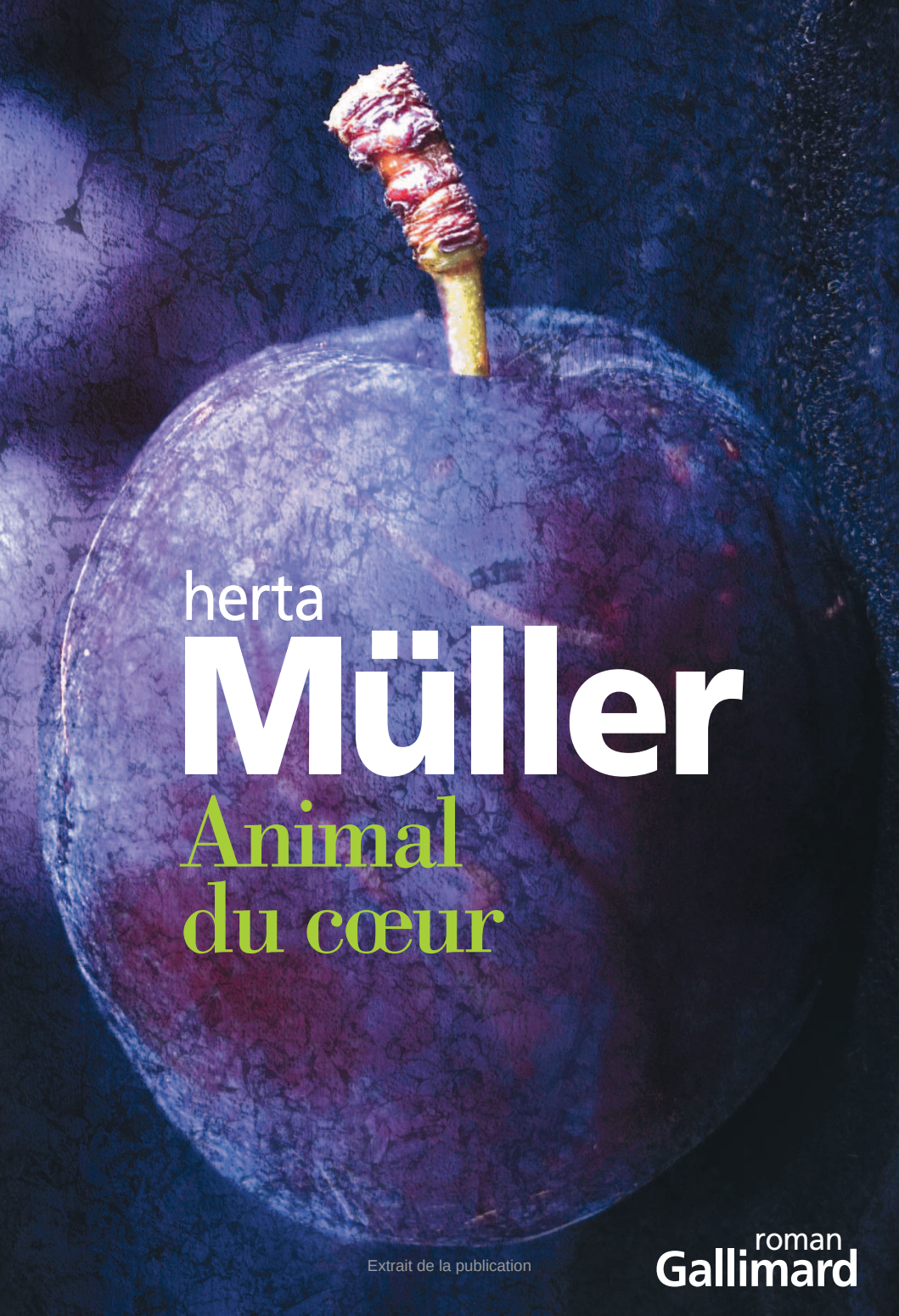


herta

Müller

Animal du cœur

Extrait de la publication

roman

Gallimard

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'HOMME EST UN GRAND FAISAN SUR TERRE (Folio n° 2173)
LA BASCULE DU SOUFFLE

Chez d'autres éditeurs

LA CONVOCATION, *Éditions Métailié*
LE RENARD ÉTAIT DÉJÀ LE CHASSEUR, *Éditions du Seuil*

Extrait de la publication

Du monde entier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

HERTA MÜLLER

ANIMAL DU CŒUR

roman

Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

HERZTIER

© Carl Hanser Verlag, München, 2007.
Rowohlt Verlag, 1994, pour la première édition.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Extrait de la publication

on avait tous un ami dans chaque parcelle de nuage
en fait les amis sont ainsi quand le monde est plein d'horreurs
ma mère aussi disait c'est bien normal
pas question de devenir ami
vaut mieux penser aux choses sérieuses

GELLU NAUM

Extrait de la publication

Se taire, c'est déplaire, dit Edgar ; et parler, c'est se ridiculiser.

Nous avions passé trop de temps sur les photos posées par terre. À force d'être assise, j'avais les jambes tout engourdies.

Les mots de notre bouche écrasent autant de choses que nos pieds dans l'herbe. Et que le silence.

Edgar se tut.

Même aujourd'hui, je n'arrive pas à imaginer une tombe, mais juste une ceinture, une fenêtre, une noix, une corde. Pour moi, chaque mort est comme un sac.

Si quelqu'un entend ça, fit Edgar, il va te prendre pour une folle.

Et quand j'y songe, j'ai l'impression que chaque mort laisse en héritage un sac de mots. Ce qui me vient toujours à l'idée, c'est le coiffeur et les ciseaux à ongles, car les morts n'en ont plus besoin. Et ils ne perdent plus de boutons.

Peut-être ont-ils senti, autrement que nous, que le dictateur était une erreur, dit Edgar.

Ils en avaient la preuve, puisque nous aussi étions une erreur, à nos propres yeux. Nous qui en étions réduits, dans

Extrait de la publication

notre peur, à marcher dans ce pays, à manger, à dormir et à aimer, avant d'avoir à nouveau besoin d'un coiffeur et de ciseaux à ongles.

Si un homme remplit des cimetières pour la simple raison qu'il marche, mange, dort, et aime, reprit Edgar, c'est qu'il est une erreur plus grande que nous. Une erreur pour tous, une erreur souveraine.

L'herbe est dans notre tête. En parlant, on la fauche. En se taisant aussi. Et le premier regain puis le second poussent à leur guise. Il n'empêche qu'on a de la chance.

Lola venait du sud du pays, d'une région restée pauvre, et ça se voyait ; je ne sais pas trop où, peut-être sur les pommettes, le pourtour de la bouche, ou carrément dans les yeux. Difficile à dire. Que ce soit à propos d'une région ou d'un visage, c'est aussi difficile. Chaque région de ce pays était restée pauvre, même sur les visages. Mais la région de Lola, que ce soit sur les pommettes, le pourtour de la bouche, ou en plein dans les yeux, était peut-être plus pauvre. C'était plus une région qu'un paysage.

La sécheresse ronge tout, écrit Lola, sauf les moutons, les melons et les mûriers.

Mais ce n'était pas la sécheresse de la région qui avait poussé Lola à monter à la ville. Ce que j'apprends, ça lui est bien égal, à la sécheresse, écrit Lola dans son cahier. La sécheresse n'a pas idée de tout ce que je sais. Elle remarque seulement ce que je suis, enfin, qui je suis. Arriver à quelque chose dans cette ville, écrit Lola, et, au bout de quatre ans, revenir au village. Pas en bas, sur le chemin poussiéreux, mais en haut, à travers les branches des mûriers.

Extrait de la publication

En ville aussi, il y avait des mûriers, mais pas dans les rues. Dans les cours intérieures, et encore rarement. Seulement dans celles des vieilles gens. Et sous ces arbres se dressait une chaise de salon à l'assise capitonnée de velours. Mais le velours était taché, déchiré. Et dessous, une poignée de foin rebouchait le trou. À force de s'asseoir, on avait comprimé le foin, qui pendait sous le siège comme des cheveux nattés.

En s'approchant de cette chaise mise au rebut, on voyait tous les brins de la natte qui, autrefois, avaient été verts.

Dans les cours aux mûriers, l'ombre se projetait, comme la paix, sur un vieux visage installé sur la chaise. Comme la paix, car ces cours, j'y entrais toujours sans m'y attendre, et je n'y revenais que rarement. Si rarement qu'un rai de lumière, tracé au cordeau depuis la cime de l'arbre, tombait sur ce vieux visage et montrait un paysage lointain. Mon regard montait et descendait le long de ce fil. J'avais des frissons dans le dos, parce que cette paix venait non pas des branches de mûrier, mais de la solitude des yeux. Je ne voulais pas qu'on me voie dans ces cours, qu'on me demande ce que je fabriquais là. Les choses que je voyais, je n'en faisais pas plus qu'elles. Je regardais longuement les mûriers. Et, avant de repartir, je jetais un dernier coup d'œil au visage installé sur la chaise. Sur le visage, il y avait une région. Je voyais un jeune homme ou une jeune femme quitter la région en emportant un mûrier dans un sac. Dans les cours de la ville, je retrouvais tous ces mûriers qu'on avait rapportés.

Plus tard, dans le cahier de Lola, j'ai lu ceci : ce qu'on retire à cette région nous rentre dans le visage.

Lola voulait apprendre le russe pendant quatre ans. L'examen d'entrée avait été facile, car il y avait assez de

Extrait de la publication

places : il y en avait autant à l'université que dans les lycées du pays. Et le russe, tout le monde n'en avait pas envie. L'envie, c'est compliqué, écrit Lola, c'est plus simple d'avoir un but. Un homme qui fait des études, écrit-elle, a les ongles propres. D'ici quatre ans, il rentrera avec moi : un type de ce genre sait qu'au village il sera un seigneur, il sait que le coiffeur viendra à domicile et enlèvera ses chaussures avant d'entrer. Plus jamais de moutons, écrit Lola, plus jamais de melons, rien que des mûriers, car des feuilles, on en a tous.

Un petit rectangle en guise de chambre, une fenêtre, six filles, six lits, une valise sous chacun d'eux. Près de la porte, un placard encastré, et au plafond, au-dessus de la porte, un haut-parleur. Les chœurs d'ouvriers chantaient du plafond aux murs, et des murs aux lits, jusqu'à la tombée de la nuit. Puis ils se taisaient, comme la rue, à la fenêtre, et le parc aux broussailles que plus personne ne traversait. Dans chaque foyer, il y avait quarante fois le même rectangle.

Quelqu'un a dit que les haut-parleurs voyaient et entendaient tout ce qu'on faisait.

Les vêtements des six filles s'entassaient dans le placard. Lola était celle qui en avait le moins. Elle enfilait ceux de toutes les autres. Les filles gardaient leurs collants dans leur valise, sous leur lit.

Quelqu'un a chanté :

Ma mère dit
qu'elle me donnera
si je me marie un jour
vingt gros coussins
pleins de moustiques

Extrait de la publication

vingt petits coussins
pleins de fourmis
vingt coussins mous
pleins de feuilles pourries

et Lola, assise par terre près de son lit, a ouvert sa valise. Elle a fouillé dans les collants, a soulevé une boule de jambes, d'orteils et de talons emmêlés, qu'elle a tenue devant elle avant de la laisser retomber. Elle avait les mains qui tremblaient, et plus de deux yeux sur le visage. Ses mains étaient vides : plus de deux en l'air. En l'air, il y avait presque autant de mains que de collants par terre.

Les yeux, les mains et les collants ne se supportaient plus dans une chanson chantée d'un lit à l'autre. Chantée debout par une petite tête qui dodelinait, une ride amère sur le front. Une chanson dont la ride avait instantanément disparu.

Sous chaque lit se trouvait une valise avec une boule de collants de coton. Dans tout le pays, on appelait ça des collants brevetés. Des collants brevetés pour des filles qui en auraient voulu des lisses et d'une finesse aérienne. Elles auraient aussi voulu de la laque, du mascara et du vernis à ongles.

Sous les oreillers, il y avait six boîtes de mascara. Six filles crachaient dedans et remuaient la suie avec un cure-dents jusqu'à ce que la pâte noire soit toute poisseuse. Puis elles écarquillaient les yeux. Le cure-dents leur grattait la paupière, et noircissait les cils en les épaississant, sauf qu'au bout d'une heure des trous gris se formaient dans les cils. Une fois la salive sèche, la suie tombait sur les joues.

Extrait de la publication

Les filles voulaient avoir de la suie sur les joues, la suie des cils, plus jamais celle de l'usine. Rien que des collants d'une finesse aérienne, parce qu'ils filaient pour un oui ou pour un non et qu'il fallait rattraper leurs mailles au niveau des chevilles et des cuisses. Les rattraper pour les stopper avec du vernis à ongles.

Des chemises d'homme, ce ne sera pas facile de préserver leur blancheur. Ce sera mon amour, si au bout de quatre ans il me suit jusqu'à la sécheresse. S'il arrive à éblouir les passants du village avec ses chemises blanches, ce sera mon amour. Si c'est un monsieur que le coiffeur vient voir à domicile en enlevant ses chaussures avant d'entrer. Ce ne sera pas facile de garder ses chemises blanches, avec toute cette saleté pleine de puces qui sautent, écrit Lola.

Lola disait que des puces, il y en avait même sur l'écorce des arbres. Quelqu'un lui a répondu que ce n'étaient pas des puces, mais des pucerons, des parasites des plantes. Lola écrit dans son cahier : les puces qu'on voit sur les feuilles sont encore pires. On le lui a dit : elles ne vont pas sur les gens, car ils n'ont pas de feuilles. Lola écrit : quand le soleil tape, elles grimpent partout, même sur le vent. Des feuilles, nous en avons tous. Elles tombent dès qu'on ne grandit plus, l'enfance étant terminée. Et elles reviennent quand on se ratatine, l'amour étant terminé. Les feuilles poussent à leur idée, écrit Lola, comme les hautes herbes. Deux ou trois enfants du village n'ont pas de feuilles, mais une grande enfance. Ce sont des enfants uniques, parce qu'ils ont un père et une mère ayant fait des études. Quant aux enfants d'un certain âge, les pucerons les rajeunissent : un enfant de quatre ans n'en a plus que trois, un de trois ans n'en a plus qu'un. Même un enfant de six mois, écrit

Lola, ou un nouveau-né. Et plus les pucerons s'attaquent aux frères et sœurs, plus l'enfance rapetisse.

Un grand-père dit : mon sécateur. Je vieillis, et tous les jours j'ai beau rapetisser et maigrir, mes ongles poussent plus vite et plus épais. Il se les coupait au sécateur.

Une enfant ne veut pas qu'on lui coupe les ongles. Ça fait mal, dit-elle. Sa mère l'attache avec plusieurs ceintures à la chaise. L'enfant a les yeux qui se brouillent et crie. La mère laisse souvent tomber les ciseaux à ongles. À chaque doigt, les ciseaux tombent par terre, pense l'enfant.

Le sang goutte sur une des ceintures, celle qui est vert feuille. L'enfant sait que saigner, c'est mourir. Les yeux mouillés, elle regarde sa mère qui s'estompe. La mère aime l'enfant. Elle l'aime de façon maladive et ne peut pas se retenir, car son bon sens est attaché à l'amour comme l'enfant à la chaise. L'enfant sait que la mère, vu son amour attaché, ne peut pas s'empêcher de lui coupailler les mains. De fourrer les doigts coupés dans la poche de sa robe-tablier, et d'aller dans la cour, comme si les doigts étaient à jeter. Dans la cour, ni vu ni connu, elle ne peut pas s'empêcher de manger les doigts de l'enfant.

L'enfant se doute que ce soir sa mère mentira, qu'elle acquiescera quand le grand-père lui demandera : les doigts, tu les as jetés...

Et l'enfant se doute de ce qu'elle fera ce soir, elle. L'enfant dira : *c'est elle qui a les doigts*. Et elle racontera tout :

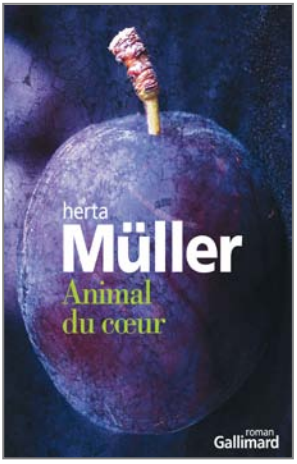
Les doigts dans la poche, elle est allée sur les pavés. Et sur l'herbe. Et même dans le jardin, sur le chemin, près de la bordure de fleurs. Elle a marché le long du mur, puis derrière. Elle a été près du placard à outils où il y a les vis, et près de l'armoire à vêtements. Elle a pleuré dans l'armoire.

Extrait de la publication

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 00 février 2012.
Dépôt légal : février 2012.
Numéro d'imprimeur : 00000.

ISBN : 978-2-07-012970-6 / Imprimé en France.

175702



Animal du coeur
Herta Müller

Cette édition électronique du livre
Animal du coeur de Herta Müller
a été réalisée le 14 mars 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070129706 - Numéro d'édition : 175702).
Code Sodis : N52139 - ISBN : 9782072466748
Numéro d'édition : 240915.

Extrait de la publication